

Emmanuel Régent, le champ des possibles

Art on Paper, exposition personnelle
avec la galerie Caroline Smulders
Bozar, Bruxelles
Du 25 au 27 octobre 2019

**Présentation personnelle
dans les collections permanentes**
Musée d'Art Moderne
et Contemporain (MAMAC), Nice

Lauréat du Prix Découverte des Amis du Palais de Tokyo, en 2009, il a vite fait d'imposer au regard la marque d'un style. Celui d'un dessin au feutre à encre de Chine sur papier, fait d'une multitude de petits traits hachurés, lentement posés les uns à côté des autres, sans jamais occuper la totalité de la surface du support sur lequel il travaille. Bref, un type de dessin qui n'appartient qu'à lui et qui le distingue au premier coup d'œil. Si celui-ci occupe une place privilégiée dans la démarche de création d'Emmanuel Régent, il n'en reste pas moins qu'on ne peut cantonner exclusivement son art à ce type d'exercice. Il est en réalité polymorphe et en appelle tant au dessin qu'à la peinture et à la sculpture, se donnant à voir parfois dans des installations qui mixent ces différents modes.

ENTRETIEN AVEC PHILIPPE PIGUET



PHILIPPE PIGUET **Vous aimez rappeler qu'à vos débuts, vous étiez peintre. Quel genre de peintures faisiez-vous alors ?**

EMMANUEL RÉGENT Je faisais des portraits des gens de mon entourage, pris sur le vif, puis je les recouvrais pour les effacer dans la couleur. De la sorte, je parvenais à un monochrome et le sujet disparaissait sous les couches de peinture jusqu'à n'être plus du tout visible. Parallèlement, je faisais aussi des dessins. J'ai reçu alors le Prix Découverte des Amis du Palais de Tokyo et j'ai souhaité en accentuer la pratique, aussi j'ai présenté des grands formats de files d'attente et de paysages, ainsi que des sculptures constituées de grands rouleaux de papier contenus dans des corbeilles.



Vue de l'exposition d'Emmanuel Régent, *Sortir de son lit en parlant d'une rivière*, MAMAC Nice, 2013.

Vous faites allusion à cette série intitulée *Mes plans sur la comète*. De quoi s'agit-il exactement ?

D'un ensemble de pièces que j'ai imaginées un beau jour en jetant un tas de vieux papiers à la poubelle. Ce sont des cônes de papier vierge maintenus en équilibre par une ceinture de plomb de plongeur sous-marin dans une simple corbeille en plastique. Ils contiennent symboliquement toutes sortes de possibles projets, ceux que je n'ai jamais faits, ceux que j'aimerais faire et tous mes dessins ratés. C'est peut-être ce qui résume au mieux l'ensemble de mon travail parce que cela repose sur une extrême économie de moyens et le recours à des matériaux rudimentaires.

Vos dessins en appellent toutefois à un labeur considérable. Cette manière qui est la vôtre de jouer de petites hachures, de la réserve du papier, et de constituer des images qui se donnent à voir comme si elles avaient imploré ne manque jamais d'interroger le regard. De plus, vous semblez vouloir brouiller les pistes entre une image purement graphique et un rendu quasi photographique. Qu'en est-il au juste de vos intentions ?

Quel que soit le mode d'expression que je mets en jeu, je suis toujours curieux de me saisir de tout ce qui est à portée de ma main, de mon regard. Je suis extrêmement attaché à ouvrir au maximum le champ des possibles. S'agissant des dessins qui constituent le vecteur cardinal

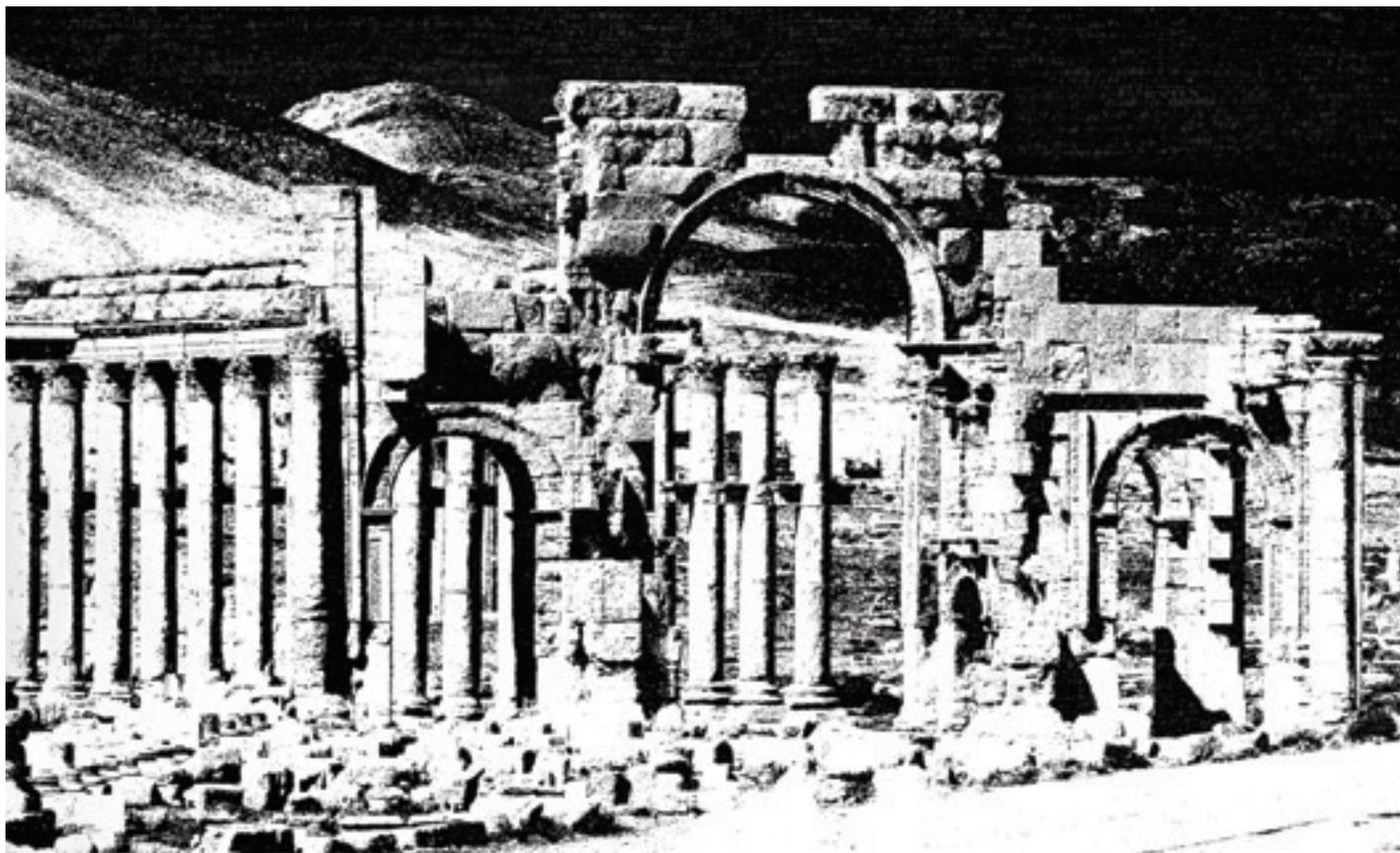
de ma démarche, j'en appelle à une pratique qui m'assure d'une lenteur et qui est ma façon de résister au courant tempétueux du flux d'images qui envahit notre quotidien. J'y emploie aussi bien des situations captées sur le vif – j'ai fait de très nombreux croquis des files d'attente devant Notre-Dame – que des images prises sur Internet.

Qu'est-ce qui gouverne le format de vos dessins ?

Comme vous l'avez laissé entendre, mes dessins sont très précis. Le motif retenu, je commence toujours par faire de petits formats. Je ne commence jamais un grand format directement. J'ai besoin de m'assurer de l'intérêt du motif, de vérifier sa force plastique avant de l'envisager en plus grand. En fait, je recours à toutes les dimensions.

Il y a des sujets qui imposent d'emblée leur intérêt, comme celui du drame de Palmyre. Vous en avez tiré un très grand dessin qu'on serait tenté de dire « magnifique », tant dans son ampleur mémorielle que par sa qualité graphique. Plus qu'un autre peut-être, il avoue un rapport évident à la photographie. Qu'en est-il du vôtre ?

Il est assurément la conséquence de différents éléments avec lesquels je compose plus ou moins délibérément. C'est un truisme de le dire, mais l'image n'est plus aujourd'hui l'apanage des artistes. Ce sont les médias qui s'en sont emparés et qui en sont les détenteurs : la presse, la télévision, Internet, les réseaux sociaux... Par ailleurs, je n'imagine pas le dessin en couleur. Il est par nature de l'ordre du trait et du noir et blanc, dans un rapport au fond qui en préserve





Série *Mes Naufrages*.
2004-2019, fragments d'épaves (fibre de verre, peinture), longueur: 320 cm.
Courtesy de l'artiste et galerie Caroline Smulders, Paris.

le support. Dessiner, ce n'est pas recouvrir mais bien plutôt découvrir en faisant valoir le fond et, dans mon cas, le blanc du papier. Si le dessin fait signe, le mien joue d'une ambiguïté entre l'immédiat d'une lisibilité – c'est un paysage de rochers, une file d'attente, un avion qui s'écrase au sol, etc. – et l'intemporalité d'une situation – C'est où ? C'est quoi ? Qu'attendent-ils ? etc.

En quoi le fait de dessiner Palmyre vous intéresse-t-il ?

Dessiner Palmyre, c'est comprendre comment ce site archéologique devient un enjeu géopolitique. Comment il justifie aux yeux de certaines nations, de certains chefs d'État leur engagement sur l'échiquier international. Quand je ne comprends pas une architecture, un bâtiment ou toute autre situation, je les dessine. Le dessin est le vecteur idéal pour tenter une première approche du monde. M'intéressant aux ruines, j'ai souhaité dessiner Palmyre parce qu'en même temps j'étais dans le vif de l'actualité. Or, ce rapport à la ruine dans sa charge de mémoire et de présence constante m'intéresse au plus haut point. C'est une façon pour moi de faire remonter à la surface ce qui est enfoui et d'établir un lien avec l'histoire.

Face à vos dessins, quelque chose d'immatériel est en jeu qui ne traduit pas le contexte dans lequel ils ont été réalisés, comme si vous vous appliquiez à vouloir les tenir à distance...

Ce que je cherche, c'est une sorte d'étirement du temps. La pratique du dessin s'offre à moi comme l'occasion d'une pause dans un monde où l'on exige de nous une efficacité permanente, d'être toujours connecté. J'attache une attention particulière à la notion de « temps passé ». Certaines personnes regardent mes dessins comme le produit des nouvelles technologies. Il y a quelque chose en effet de cet intérêt-là ; mais ce n'est pas un travail qui les utilise, il s'en inspire et joue justement de cette ambiguïté non seulement avec le photographique mais aussi avec le numérique. D'où ce sentiment de distanciation auquel vous faites allusion alors que je parle volontiers de mes dessins comme de sortes d'électrocardiogrammes de mes humeurs. J'ai l'impression que mes traits sont différents et que le remplissage du feutre qui me prend des dizaines d'heures est différent en fonction de chaque instant, selon si j'ai soif, si j'ai faim, si je suis heureux, si je suis malheureux, etc.

Pendant qu'il fait encore jour (Palmyre).
2016, encre de Chine sur papier, 110 x 220 cm.
Courtesy de l'artiste et galerie Caroline Smulders, Paris.



Vue de l'exposition d'Emmanuel Régent, CCI, Marseille, 2011.
Œuvres: *Mes plans sur la comète*.
2006, papier, corbeille, plombs, dimensions variables.

Dans tous les cas, votre œuvre compte certaines séquences de travail – *Mes naufrages, Le Dernier Soleil, Abîmes...* – qui actent une pleine présence au monde, d'autant que certaines, dans leur intitulé même, portent la date du jour de leur exécution. Ce qui peut apparaître comme à l'opposé même de votre travail de dessin, de sa lenteur, de son caractère d'intemporalité...

... Ce qui ne l'est absolument pas. Quand je trouve sous l'eau un morceau de pierre que j'ai envie de reproduire en inox en plusieurs exemplaires pour dresser un mur gigantesque ou qu'à l'automne, je sors le soir de mon atelier et me place face à la mer pour peindre à l'aquarelle la sublime

rougeur du coucher de soleil, c'est pour moi la même attitude que celle qui me conduit à surfer sur Internet à la recherche d'images nouvelles. Il n'y a pas de différence de démarche. À partir du microcosme qui est le mien, j'essaie d'atteindre une dimension générale. Quand je plonge pour aller ramasser des fragments de coques de bateaux qui se sont échoués pour diverses raisons, ce sont des morceaux d'épaves que je ramasse dans la même eau que celle dans laquelle meurt toute une population de migrants.

Il y a dans votre travail un intérêt déclaré à la ruine, au désastre. À quoi cela correspond-il ?
À cette condition irrésistible de l'artiste à

être témoin de son temps. Là où j'espère trouver une singularité, c'est dans le choix que je fais de figurer soit le moment avant, soit le moment après. L'effet spectaculaire de la catastrophe ne m'intéresse pas pour lui-même, je lui préfère un rapport au temps entrecoupé, comme quand on fait de l'apnée – ce qui est mon cas. On reste sous l'eau sans respirer et finalement plus on y reste, plus ça devient agréable jusqu'à un point de rupture où il faut impérativement remonter à la surface. Il faut donc l'anticiper. Il est question d'une confrontation avec soi-même, on ressent pleinement son corps, comme dans un miroir. Un peu comme ce tableau de Bonnard, à la fin de sa vie, où il se regarde dans le miroir de sa salle de bains. ■



La File de l'homme au bonnet.
2013, feutre à encre pigmentaire sur papier, 130 x 110 cm.
Collection FMAC, Paris.

Emmanuel Régent en quelques dates

Né en 1973 à Nice. Vit et travaille à Villefranche-sur-Mer et à Paris.
Représenté par les galeries Caroline Smulders,
Paris et Espace à Vendre, Nice.

- 2009** | Lauréat du Prix Découverte des Amis du Palais de Tokyo
- 2013** | *Sortir de son lit en parlant d'une rivière (dernière définition)*,
exposition au MAMAC, Nice
- 2014** | Résidence à bord de la goélette Tara / Agnès b,
itinéraire des Cyclades au Liban
| *L'Aube incertaine*, exposition au Frac PACA, Marseille
- 2015** | Lauréat de la commande publique pour le Mémorial
du camp de Rivesaltes
- 2019** | Résidence pour la Fondation Hermès 2018,
cristallerie de Saint-Louis
- 2021** | Exposition au Palais de Tokyo, Paris

